NODE
2 8174

LA GAMÂLIYA DEPUIS UN SIECLE*

JACQUES BERQUE
et MUSTAFA AL-SHAKAA

Pour comprendre l'histoire contemporaine de la Gamâliya[1], secteur nord-est du Vieux Caire, il faut remonter à une époque antérieure aux derniers bouleversements qui ont troublé l'assiette de cette capitale.

1853. Le voyageur anglais Richard Francis Burton s'est déguisé en médecin persan. Il se mêle aux foules allant de l'Ezbékiyeh, où règne déjà un cosmopolitisme torrentiel, à cette voie antique, majestueuse et cossue, la Gamâliya, qui a donné son nom à tout l'arrondissement[2]. Il loge dans une «okelle», terme que le français du commerce levantin avait emprunté à l'arabe *akâla*. Entendons une halle à cour intérieure, entourée de portiques à un ou deux étages[3]. En bas, des entrepôts de marchandises. A l'étage des pièces soit de métier, soit d'habitation. Notre faux Persan, à demi démasqué («voici un Persan diablement bien dégagé»)[4] reçoit ses pratiques dans l'une de ces loges étroites.

Le quartier occupe l'emplacement et les pourtours de deux grands palais des Fatimides. Plusieurs toponymes, légués par une histoire fastueuse, ont survécu jusqu'à nous: ce *Bayn al-Qaçrayn* entr'autres, cet «Entre-les deux palais» qui a donné son titre au roman de Nagib Mah'fûz. Les Fatimides auront régné (969–1171) avec des vicissitudes d'expansion et de déclin qui les portèrent celles-là jusqu'à Bagdad, celles-ci à une pénurie telle qu'en 1018 un calife dut vendre sa vaisselle. Mais il fit alors appel à un arménien énergique, Badr al-Gamâli. C'est ce dernier qui a fait bâtir les deux portes monumentales, «la Conquérante» Bâb al-Futûh' et «la Victoriale» Bâb al-Naçr. Elles ouvrent la Gamâliya sur de vastes espaces et sur le meticèrie où dorment Burkhardt et peut-être Ibn Khaldoun.

Leurs architectures sévères, bien proches d'un roman occidental, encadrent une mosquée de plan carré surmontée par un minaret bizarrement chantourné en forme d' «encensoir», la Mabkhara. C'est la mosquée de cet étrange khalife H'âkim qui a tellement sollicité notre Nerval. Un potentat exalté qui parfois, dans tout son apparat, exige l'adoration des foules, parfois circule monté sur un baudet, se mêlant à la canaille. Il fait alterner la tolérance et les sévices à l'égard des communautés minoritaires. Il s'en va faire des promenades nocturnes au bord du Nil et sur le Moqat't'am, ce néant solennel et doré qui surplombe la ville. Il finit par disparaître un beau soir, assassiné peut-être. Mais cette disparition digne d'un héros, au sens mythologique du terme,

* Qu'il me soit permis de dire mes remerciements aux personnes qui m'ont si souvent accompagné dans mes visites à la vieille ville. Entre autres, le Dr. Mustafa al-Shakaa qui a collaboré avec moi à la deuxième partie de cette étude, MM. Elie Kiomugi, Ahmad Behiri, Izzet Hariri, ces deux derniers fils du quartier, comme M. Mustafa Kamel al-Sirafi, qui a bien voulu rédiger à mon intention des souvenirs auxquels j'aurai fréquemment recours (siglo *Dhikr*). Je dois à une lecture attentive de regretté M. Gaston Wiet de précieuses remarques. Le Dr. Antoine Khater, Mmes M. N. Devaux et O. Petit ont effectué pour moi des recherches. Le Dr. Labib Shukayr, alors président de l'Assemblée Nationale, et le vice-président M. Kamal El-Hennawi, lui-même fils de la Gamâliya, ainsi que le député du quartier, M. Zaki Abdel Hâdi, ont bien voulu me consacrer sur place, le 20-IV-70, une soirée des plus instructives.

J. B.

fournira une légende tenace, pieusement cultivée jusqu'à nos jours par les Druzes.

En ce siècle ismaélien de l'Islam, pour reprendre l'expression de Louis Massignon, les Fatimides, avec une splendeur extraordinaire, manipulent les choses et les signes de l'Orient. A certains moments cette exubérance devient prospérité. A d'autres moments elle s'affole. Une distorsion sémantique règne alors entre les fastes de la dynastie, son décor monumental, ses comportements plus ou moins ésotériques, et le gras pays qu'elle aura dominé plus de deux siècles non sans grandeur.

Rencontre du passé et de l'avenir

Quand R. F. Burton se cache à la Gamâliya, le Caire n'a pas encore subi les changements qui se précipitèrent à partir du khédive Ismâ'îl[5]. Ce tyran fertile, épris de remaniements architecturaux et d'urbanisme *alla franca*, entreprend de tracer à travers la vieille ville des rues droites à croisement perpendiculaire. On dirait qu'il s'attache à plaquer un appareil hellénistique à angle droit sur l'appareil curviligne traditionnel. Mais si le plan orthogonal, dans les quartiers neufs qui s'allotissent du côté du Nil, provoque l'admiration et le scandale, si le tracé de la rue Moh'ammed 'Ali tranche brutalement dans les vieilles demeures de l'Ezbékiyeh à la Citadelle, comme avait déjà fait la Sekka'l-gadida du Mouski[6], la vieille ville connaissait, depuis des siècles, la Qaçaba des Fatimides: deux droites parallèles terminant aux deux portes N. E. la perspective ouverte au S. depuis Bâb Zwâyla[7]. C'est l'une de ces voies, l'orientale, qui porte plus précisément sur l'un de ses tronçons le nom de Gamâliya[8]. Mais c'est aussi, on l'a vu, celui de l'un de ces «huitièmes», et non le moindre, entre lesquels se répartit administrativement la capitale. Au N. E. de l'arrondissement, un labyrinthe de ruelles et d'impasses, al-'Ut'ûf, où tourbillonne une plèbe dangereuse. Au S. O. le Khan Khalîlî, qui date pour l'essentiel de la fin du XIIIe siècle, donne sur le Mouski, et par là entre en communication avec l'Ezbékiyeh, ses clientèles, ses nouveautés, ses tumultes.

On dirait que deux vagues, l'une venue des Fatimides, l'autre de l'Europe, se rencontrent ici, non loin du mausolée où l'on vénère une relique de Sayyid-nâ'l-H'usayn. Du choc fuse toute une écume de pratiques économiques, de gestes et d'images: exotisme pour les uns, adultération pour les autres, profits âprement, mais emphatisamment marchandés, silhouettes composites, foules bigarrées, âmes disputées. Que la chaussée du Mouski mette ce tourbillon à deux pas du quartier franc à l'O., et par la Darrâsa, des immenses cimetières qui bordent les remparts à l'E. et au N., cela fait ressortir davantage les contrastes et les mélanges. La vie, ou bien la mort? Une neuve Egypte, sortant des décombres, ou la déchéance d'un passé grandiose? L'une et l'autre, sans doute. Mais tout cela selon des figures, des moments, des nombres que les passants éprouvent, sans les analyser.

Il est pourtant à l'époque de bons témoignages, qui ont pour nous l'intérêt de dater la notation, et même de l'accentuer de l'outrance propre à l'œil et à la plume de l'étranger.

Rhoné voit dans la Gamâliya un «rendez-vous de mosquées»[9]. Mais ce cadre monumental vibre des pulsations violentes du rite et de la foi, certaines pardonnées pour leur couleur, d'autres jugées scandaleuses, comme la fameuse *dausa*, cortège extatique, où la monture du saint foule les dévôts prosternés. Ebers décrit admirablement l'année liturgique, alternance bien réglée de véhémences et de pauses. C'est dans ce quartier que l'on tisse le voile de la sainte Ka'ba[10]. Sa livraison à la Citadelle donne lieu, chaque année, au cortège «vert», tandis que son expédition vers la Mekke, ou cérémonie du Mah'mal (répétée au retour), délecte les yeux du corps et exalte la ferveur des âmes. Le parcours emprunte justement notre rue pour aboutir outre rempart à l'esplanade de Bâb al-Naçr, où se rassemble la caravane du pèlerinage. Contemporain du séjour de R. F. Burton, celui de Ch. Didier livre une observation qui dépasse l'exotisme du Khan Khalîlî, avec ses joailleries, ses quincailleries, son orientalisme déjà suspect, car «ce qu'il y a de trésors enfouis dans ces bouges est incalculable», pour retrouver le vieil Islam. Sur les ruines de la mosquée d'al-H'âkim, un jeune lettré lit Maqrîzî. Sans doute son orthodoxie se révolte-t-elle au spectacle de certains rites. Mais telle est la pratique traditionnelle: effrayante par certains excès, fallacieuse à bien des titres, mais brûlante d'authenticité. Et puis la poésie: ces conteurs, ces trouvères qui psalmodient des chansons de geste dans la vapeur des narguilés, à la lueur enfumée de ce que les Français appellent «café maure», mais qui n'est qu'un «dressoir» *naçba*. Les amateurs indigènes ont le goût fin. Un improvisateur, surnommé *al-Balah'*, «la Datte», se fait particulièrement apprécier par les auditeurs de Qaçr

al-Chawk ou des Nah'h'âsin, tandis que dans le quartier juif tout proche, règne la danseuse à la mode, Sâkna[11]. Lane, une génération plus tôt, avait déjà noté cette littérature populaire, et les répondants que son inspiration cherche dans la chevalerie de héros nomades, tel Abû Zayd le Hilalien. Les Cairotes ont beau être doublement sédentaires, par l'ancestralité urbaine et par l'affinité paysanne, ils n'en vibrent pas moins à ces valeurs cavalières, si longtemps incarnées par les Mameluks: clique rapace à coup sûr, mais fondant son prestige, dirions-nous aujourd'hui, sur un tenace «effet de démonstration». Ils se passionnent pour les courses de chevaux qui se disputent non loin du rempart. La joute entre propriétaires d'écuries, entre spectateurs, et même entre jockeys immigrés et nationaux s'envenime parfois au point qu'on en vienne aux mains et aux bâtons[12].

Si engoncés que demeurent les bourgeois de la Gamâliya dans leurs vieilles pierres et leurs vieilles idées, ils ne peuvent pas ne pas prêter l'oreille aux tumultes qui se précipitent dans le pays depuis d'époque du grand pacha. Sous le khédive Ismâ'îl, l'urbanisme iconoclaste de 'Alî Mubârak éventre les palais, dissipe les mobiliers[13]. Cela n'est pas sans conférer valeur marchande à de vieux cuivres, à de vieilles boiseries. Un Persan avisé, puis des Syriens melchites fondent les premiers bazars. Cet Orient qu'on vivait, qu'on était, d'autres maintenant, et surtout l'Autre occidental, hôte indiscret, mercanti brutal, mais traitable, ingénieux, et parfois avantageux, le voient, le soupèsent, et le marchandent. Nul ne sait à l'époque ce qui sortira, pour le vieux négoce d'importation, du percement de l'isthme de Suez. Ce grand fait, ou si l'on veut, attentat, multiplie l'efficacité que l'Occident s'arroge depuis sa prise en mains des communications maritimes entre la Méditerranée et l'Asie. Sans doute, depuis trois siècles, l'Egypte n'était plus la transitaire privilégiée entre ces mondes. Mais elle s'était arrangée de ce qui restait de trafic oriental[14]. Les négociants de la Gamâliya entre tous avaient su bâtir sur ces bases économiques la richesse qui fait encore de leur quartier le deuxième ou troisième contribuable du fisc[15]. Ce qui vaut bien des égards.

Voilà donc pêle-mêle quelques témoignages valables encore dans le dernier quart du XIXe siècle, et qui vont nous permettre de pénétrer plus avant une identité où s'entrechoquent le présent et l'immémorial. C'est de quoi l'on s'avise encore au seul examen de la carte. Le colonel Creswell[16] a porté ses repères archéologiques sur un levé égyptien de 1948. Il est instructif de faire le dénombrement topographique des monuments qu'il relève dans un espace aussi réduit: ce rectangle de 1000 mètres sur 500 qui contient pour l'archéologue l'essentiel de l'arrondissement. On y trouve seize mosquées, onze okelles, cinq *madrasa*-s et *kuttâb*-s ou écoles, neuf *sabîl*-s ou fontaines publiques, sept *zâwiya*-s ou oratoires. Cela fait quarante-huit points sur 500000 mètres carrés, c'est-à-dire à peu près un à l'ha. Encore restons-nous bien au-dessous de la réalité, car Creswell n'a porté, bien sûr, que ce qui offre un intérêt d'histoire ou d'art. Il y a bien d'autres points d'accrochage de l'identité qui règne sur ce vieux décor, sans lassitude encore en cette fin de siècle: Les nomenclatures par exemple, si nombreuses et si colorées. Les décrochements aventureux, les formes singulières de la voirie: ruelles qui s'enchevêtrent, culs-de-sac, sécantes qui, comme la Gamâliya et sa parallèle la rue Mo'izz al-Dîn changent de caractère tous les cinquantes mètres! Et les métiers, et jusqu'aux visages des passants. Bref une prolifération de signes urbains, liés à des comportements collectifs. Ce que les voyageurs ressentent et définissent par une «atmosphère» repose en effet sur un ensemble de traits sociaux particulièrement dense et articulé[17].

Il n'est pas indifférent que tout cela se fonde sur le passé ou, plus exactement, sur plusieurs arrière-fonds temporels[18]. A tout le moins deux principaux: celui des Mameluks et celui des Fatimides. Aucune description n'échappe à cette nécessité de remonter à l'antique. Pas plus celle de 'Alî Mubârak que celle de Maqrîzî ou que la nôtre. Comment faire autrement? La Gamâliya se déploie toujours de part et d'autre de ce qui fut la Qaçaba fatimide, c'est-à-dire la zone centrale, le cœur élongé, de la ville, et n'a rien perdu de sa personnalité. Celle-ci ne ressortit nullement à l'esthétisme mais à l'économie, à l'histoire, à la quotidienneté la plus concrète.

Sur cette structure dont la ruine des palais califiens constitue, dirait-on, le terreau, l'énergique construction mameluke a poussé par couches successives. Le Caire lui doit, ici même, deux de ses plus beaux ensembles: celui de Qalawûn et celui de Baybârs al-Gachankir. Ce dernier date du premier quart du XIVe siècle. C'est vers la fin de ce même siècle, au moment où va y séjourner Ibn Khaldoun, que le Caire a pris figure définitive, ayant fixé, sur un contrepoint de styles hétérogènes, allant de l'andalou à l'ana-

tolien, une synthèse que sa solidité sauve de la dispersion, et à quoi la dureté solennelle de ses matériaux épargne les joliesses du baroque.

De la majesté romano-byzantine des portes du rempart aux linteaux profondément affouillés d'al-Aqmar, et du gothique rapporté de tel porche de Qalawûn à la levée quadrangulaire d'al-H'âkim, malgré une telle variété des sources et, si l'on peut dire, une telle diversité d'âmes, la majesté architecturale de la Gamâliya reste sinon unitaire, du moins unifiée par la force de l'appareil, la netteté des proportions, l'appel des larges béances dans la verticalité colossale des façades. Il n'est pas jusqu'à cette poussière grise, aujourd'hui incrustée dans la pierre des murs et rejoignant par les hauts minarets une autre poussière du Nil fondue dans le bleu du ciel, qui ne confirme un effet sévère et solennel, aujourd'hui cependant rompu par bien des disparates.

Cette sévérité concourt avec d'autres traits à une topologie citadine involuée sur elle-même et contrôlant jalousement ses accès. S'il y eut jamais deux droites, tendues vers le rempart, elles se sont infléchies par le jeu du temps, l'empiètement des façades, si bien qu'on s'y trouve toujours encerclé par des reliefs. C'est par de telles impressions, infligées à l'advenant, que la ville se défend contre l'agression de l'externe. Elle se fait labyrinthe pour décourager les percées, impasse pour déconcerter le profane. Elle admet certes des passages, dont certains sont parcourus en pompe au moment de la Nativité du Prophète, ou du cortège du Mah'mal. Les funérailles empruntent l'axe oriental. Le négoce fait circuler ses troupes de mulets jusqu'aux entrepôts. Les notables trottinent sur leurs baudets blancs. Mais ces jonctions urbaines contournent les alvéoles de sous-quartiers individualisés. Une farouche intimité se pelotonne autour de ruelles au nom évocateur: Bayn al-Qaçrayn, Qaçr al-Chawk, etc., pour composer un être polycentrique qui peut sortir de lui-même pour aller vers vous, mais n'admet votre visite que par lui voulue et contrôlée. Ajoutez à cela une courtoisie à vous renseigner, qui n'est que l'envers d'une ironie; l'espièglerie des enfants attentifs à donner l'éveil aux adultes pour peu que l'approche soit suspecte. D'où la lenteur des stages imposés à quiconque veut entrer dans la familiarité de la ville. Car ce qui est vrai au physique de la pénétration dans les cellules citadines, l'est aussi au moral, et, si l'on peut dire, au social.

Depuis la Révolution, l'urbanisme a pratiqué dans cette compacité des sécantes, de vides et même des « espaces verts ». Du square qui règne aujourd'hui devant le mausolée de Sayyid-nâ' l-H'usayn, l'on peut gagner sans embarras les deux portes du rempart. Mais, fidèles à la progression chronologique, savourons ce que pouvait être ce même itinéraire du temps d'Ismâ'îl. Du parvis du sanctuaire, toujours engoncé par les bâtisses qui le séparent d'al-Azhar, le plan de Grand Bey (1874) suggère alors trois possibilités.

a) prendre de l'angle N. O. du sanctuaire, Khân Ga'far, l'okelle de Zulfiqar et la Gamâliya. Pas moins de onze décrochements, la plupart à angle droit; une trentaine d'impasses. Une ruelle, j'allais dire une hypothèse, se détachant sur la droite à peu de distance du rempart, dessert al-'Ut'ûf.

b) Du même angle N. O. de Sayyid-nâ'l-H'usayn, on peut lâcher la rue du Khân Ga'far pour gagner sur la gauche la place de Bayt al-Qâd'i, où se trouve le Qarâqûl (commissariat de police). Par un boyau en zigzags, en tournant huit fois, on aboutit enfin à la voie de Bâb al-Futûh', sur un point sis entre Bayn al-Qaçrayn et le souq retentissant des Nah'h'âsin, « dinandiers ».

c) De l'angle S. E. du mausolée, gagner vers l'O. la rue Umm al-Ghulâm, par elle al-Qazzâzin, Qaçr al-Chawk et de là, au prix de nombreux décrochements, al-'Ut'ûf, puis Bâb al-Naçr.

La complication de ces itinéraires généraux est instructive. Que dire des sous-quartiers? Al-'Ut'ûf est un labyrinthe, Khan Khalili, un dédale d'angles droits. Nul vide dans ces lacis, si ce n'est les cours internes des okelles et des palais. L'esplanade de la Maison du Cadi ouvre seule une place, que la Cie des Eaux vient de pourvoir d'une *h'anafiya* « borne-fontaine », où s'approvisionnent les porteurs d'eau. L'élargissement de cette place vers le Nord constitue l'une des rares modifications que révèlent les plans échelonnés jusqu'à notre époque. De plus, une large percée avait été pratiquée, non sans destructions, entre cette place et l'enfilade de Qalawûn. On avait ainsi découvert des soubassements monumentaux dont les pierres énormes furent partiellement remployées, partiellement laissées sur place[19]. Notons encore une modification de détail qui facilitait le passage de Sayyid-nâ' l-H'usayn à Bahlawân, c'est-à-dire à un nœud d'édifices commandant toute la partie E. du quartier. Entre les deux parallèles, plusieurs impasses avaient été crevées. Le darb al-Açfar débouche désormais dans la rue de Bâb al-Futûh', et ce passage s'ajoute désormais aux trois ou quatre transversales qui joignaient les deux axes longitudinaux.

Mais ces changements n'ont pas modifié fondamentalement la structure du quartier, non plus que son atmosphère. Il est vrai que vers la fin du siècle, le comblement du Khalig, et dans les années 30 la percée de la rue d'al-Azhar ont, à plus d'une génération d'intervalle, amélioré ses rattachements à un centre urbain décidément émigré vers le Nil. L'urbanisme de la Révolution a fait le reste, en réuxant la ville sur d'autres foyers, fort éloignés par le site, la fonction et l'esprit de celui que la Gamâliya constituait encore vers la fin du XIXe siècle.

Le Caire de Grand Bey est à peu près celui qu'a sous les yeux 'Ali pacha Mubârak, l'auteur des nouvelles *Khit'at'*, qui note avec soin les transformations qui l'ont précédé, et plus volontiers encore celles auxquelles il préside: ainsi de la reconstruction de Sayyid-nâ'l'-H'usayn[20]. Ce novateur, toutefois, reste sensible aux gloires du passé. Sans quoi il ne reproduirait pas aussi longuement les notices archéologiques de Maqrizî. Mais sa conception de la ville n'est pas celle d'un musée qui s'offrirait aux autres. Plus qu'un reliquaire il la veut support d'évolutions actives. Aux érudits européens qui lui reprochent ses plans géométriques, ses percées iconoclastes, il répond en alléguant la destruction de la Bastille. Malheureusement la destruction louable des «Bastilles» ne s'opère pas toujours avec discernement. Lorsque la rue nouvelle abat un palais, elle ne se préoccupe guère de sauver ce qu'il peut recéler d'artistique. Des fragments de moucharabiehs, des majoliques sont vendues avec une profusion suspecte, ce qui contribue, on l'a vu, à l'essor du Khan Khalîlî. Ainsi la vieille ville en même temps qu'elle essaye de se clarifier, de se moderniser, s'offre-t-elle comme marchandise, du moins dans ses reliefs, aux Européens. Cela consomme une décadence du goût peut être inévitable. Il y avait dans ces années au Caire, un ébéniste européen, Parvis de Turin, qui réussissait à merveille la copie des modèles de grande époque[21]. Mais ces réussites n'intéressaient que les riches occidentaux. Les bourgeois du cru passent directement au style Louis XV dans la meilleurs hypothèse, et généralement aux meubles fabriqués à leur intention par d'adroits Italiens. Ainsi se compose un style oriental, qui caricature les mobiliers du *h'arâmlik* et du *salâmlik*, ses glaces, ses sofas, ses incrustations de nacre et ses superlatives dorures.

Sans doute, aux yeux du pacha moderniste, est-ce là un prix à payer. Quelles illusions, d'ailleurs, pourrait-il se faire sur une authenticité dont il sait tous les vices? Il sait combien l'histoire de la ville est celle de la prévarication. Que de fondations pieuses ne procèdent-elles pas de la *tawba* «pénitence» du riche arrivé à un âge qui le protège des passions: il cherche dès lors à se faire pardonner ses péchés par de pieuses «fondations» *awqâf*. Ainsi de l'hospice des derviches, de la fontaine *sabîl* ouverte aux passants, de l'école aux parois délicatement ouvragées. Mais tout cela, qui «sauve» les prévarications de la personne, s'expose au détournement. Tout dirigeant cherche à mettre la main sur les fondations. On peut trouver dans le quartier un grand nombre d'immeubles purement et simplement volés. La Musâfirkhâna du Darb al-Masmat', où naquit le khédive Ismâ'il, serait le produit d'une usurpation[22]. De même les édifices admirables d'un des palais de la Gamâliya, confisqués par Solimân Silâh'dar[23]. Quantité d'exemples pourraient être cités.

Le système traditionnel ménage, dirait-on, une sorte d'alternance entre la piété et la rapine, ou, si l'on veut, entre les bas et les hauts penchants de l'homme. Voilà certes qui confère à cet urbanisme son humanité, mais aussi quelle précarité! Bien entendu, l'administration modernisante qui s'instaure alors cherche à régulariser ces contingences. 'Ali Mubârak est l'un de ces novateurs épris de normalité. Il croit aux Lumières. Lui qui a créé la première bibliothèque nationale, au Darb al-Gamâmîz, a également fondé dans notre quartier une annexe où l'on peut lire et emprunter des livres[24]. Qui sait si l'instruction n'est pas, aux yeux de cet homme de progrès, le seul salut possible pour l'édifice de Baybars?

Nous saisissons rien qu'à la lecture de son livre tout le pathétique d'une épopée administrative où l'Etat joue son bon et mauvais rôle de destructeur des beautés antiques, mais ouvrier des temps nouveaux.

D'autres témoignages européens, dans les années 80–90, confirment ces évolutions mêlées. H. de Vaujany[25] observe la reconstruction presque totale du mausolée de H'usayn. Il voit l'antique hôpital de Qalâwûn alors déshonoré par des décombres, des rafistolages où règnent les petits métiers: «toute la gamme de la chaudronnerie, de la ferblanterie». Et aussi la vente des stupéfiants. G. Charmes[26], comme bien d'autres, décrit le cortège annuel des Persans, avec son masochisme haut en couleurs. La foule sunnite se montre fort circonspecte à l'égard de tels excès. Il dépeint l'hétéroclite et le baroque règnant dans les mobiliers. Le Khan Khalîlî a déjà perdu de ses splendeurs. Parcouru par les célèbres baudets sur lesquels se juchent les touristes et les dignitaires, le Mouski apparaît à G. Montbard[27] ce qu'il est: «La seule rue où l'Orient se mêle d'aussi près, sans se pénétrer toutefois, avec l'Occident». Déjà maintes ruines déparent les hautes façades. Mais la foule reste de haute allure. Sa vitalité couvre ses disparates. Les fellahs, les Persans, les Arnautes s'y coudoient, et aussi les effendis en stambouline et tarbouche. Un Maghrébin de Méquinez, «blanc et rose, d'une propreté exquise,